

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSURÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9^e), Paris

Sommaire

LÉON GAMBETTA.....	Lettres inédites
SONIA.....	Petits cahiers d'une étrangère
MICHEL AUBÉ.....	A propos d'un centenaire
E. HARAUCOURT, CH. DE POMAIROL, A. DORCHAIN, J. AIGARD, H. CAZALIS, E. BERGERAT, F. PLESSIS.....	Les Poètes devant l'Académie
MARCELLE ADAM.....	La Cigale et la Fourmi
ETIENNE REY.....	Histoires naturelles
SYBIL MÉRAN.....	La Chimère
ANDRÉ BEAUNIER.....	Nouvelle inédite
PASCAL BONNETTI.....	La Conversion de Solange Sand
GASTON STRAUSS.....	A travers les Revues
	Une dette nationale
	La Politique de Renan
	Le livre du jour

Page Musicale

GABRIELLE FERRARI... Le Cobzar
(Air chanté par M^{lle} Marguerite Carré.)LETTRES INÉDITES
DE GAMBETTA

Vingt-sept ans après la mort de Gambetta, on inaugure, le mois prochain, à Nice, sa statue. A l'occasion de cet événement paraitront en librairie les *Lettres inédites* de l'illustre homme d'Etat. Notre confrère la *Nouvelle Revue* nous communique la première de ce document historique, auquel il consacrera en partie son premier numéro de mars. Ces pages montrent un Gambetta peu connu, le Gambetta intérieur à la célébrité et qui ne prévoyait pas encore l'éclatante fortune à laquelle il était appelé.

Paris, le 17 février 1890.

La grand'route est devant nous, il faut la prendre résolument, la tête haute et luttant. Je suis tout prêt; mais pour ne pas m'user aux premières difficultés du chemin, j'ai pensé à prendre le plus d'appuis et de guides possibles; ainsi, je t'appréhenderai que je suis en instance pour entrer chez M^{re} Dufaure, le premier avocat de Paris; il est vrai que je ne gagnerai pas une obole, mais j'aurai ses conseils, ses lumières, son gigantesque appui; avec de pareils tuteurs et un peu de soleil, on doit croître et porter de bons et beaux fruits.

J'aurais voulu annoncer que cette affaire est réglée, mais tout n'est pas encore fini; il faut un peu parlementer, être présenté, discuté, disséqué, presque; j'espère y être avant un mois.

Ce sera un bien beau jour, père, que celui où je pourrai m'asseoir dans le cabinet du premier jurisconsulte de Paris. Mais, en attendant la réalisation de ce plan, il faut garder le silence.

Je compte pouvoir prêter serment d'ici à la fin du mois. Oh! qu'il me tarde de plaider! La langue me brûle. J'ai peur d'avoir peur, comme disait Montaigne; c'est le courage des braves. Quand viendra ce beau jour?

En ce moment-ci, j'ai la fièvre de débiter; je lis, je relis les maîtres de la parole; j'apprends, je vais au théâtre et au Palais, je cherche des leçons et des modèles; ils abondent ici.

Quand serai-je admis à la reproduction? Je ne pense plus qu'à cela. Ma pensée, ma vie est concentrée sur ce point: plaider! Si l'effort n'est pas heureux, si je succombe, je jette la toge et je me retire dans le droit romain; je reviens à l'Ecole et, dans cinq ans, je serai professeur. Il me coûtera de sacrifier tous mes beaux rêves de barreau, que j'avais caressés avec tant d'amour, d'abandonner le champ de bataille de la parole, où je me croyais appelé à vaincre; mais j'aurai toujours cette ressource d'une grosse position apportant avec elle le repos, le calme, l'insouciance même et la considération, à défaut du bruit et de la gloire qui se font autour de l'éloquence. Mais espérons que je ne serai pas vaincu et que je pourrai envoyer un vrai bulletin de victoire qui le dira: L'avenir est à nous, le vent gonfle la voile; où allons-nous? — Au fait!

Tu le vois, et pourquoi te le cacher à toi, mon bon père?

L'ambition me dévore; peut-être ne suis-je que le jouet de mon orgueil? Mais, après tout, l'ambition n'est pas un crime. L'orgueil est une force et, avec le travail pour levier et l'espérance du bon, que ne peut un jeune homme ardent, honnête et qui a toute la vie de son père pour exemple! Aussi, je surabonde de courage et d'amour filial pour toi et pour vous tous, que j'embrasse.

Paris, le 10 juin 1891.

Mon cher Père,

Je n'ai pas pu répondre plus tôt à ta bonne lettre; car je voulais en avoir rempli toutes les prescriptions, par exemple, le serment. Il a fallu se faire inscrire, faire des visites, aller au greffe; bref, cela a duré huit à dix jours de recherches et samedi, à onze heures et demie du matin j'ai prêté serment en audience à la Cour impériale de Paris. M. Jules Favre m'a présenté à la barre. Sisco, à qui je l'avais écrit, est venu dîner avec nous le lendemain dimanche et je lui ai communiqué une adresse à la *Jeunesse italienne au sujet de la mort de M. de Cavour*, que j'ai rédigée et fait approuver par les hommes les plus compétents de Paris. En ce moment, elle se couvre de signatures; les journaux la

reproduisent; mais j'ai voulu t'en envoyer une pour connaître ton opinion à ce sujet. Tu pourras la revoir dans le *Sicile* d'après-demain.

Je vais commencer à plaider au Conseil de guerre le mois prochain, et cela me donnera toujours quelques sous, en attendant que M. de Jouy, plus familiarisé avec moi, me confie des causes.

Somme toute, l'avenir commence à se dessiner; il n'y a qu'à marcher; je te le répète: compte sur moi.

Vraiment, les installations coûtent fort cher, et l'argent, même dépensé avec économie, a l'air d'avoir des ailes; le voyage, les ports, les achats, la vie de tous les jours diminuent bien vite notre petit magot.

L'adresse que je t'envoie a été soumise, en lecture particulière, à une commission composée de M. Bixio (le frère du général Garibaldi), Guérout, etc.

Paris, le 15 août 1891.

Mon cher Père,

Je profite de ce jour de fête publique, où le peuple court les rues et les avocats la campagne, pour causer un moment avec toi.

La ville est pleine de bruit; tout cela passe sous nos fenêtres. Je suis heureux de n'avoir rien à faire, de fuir un instant ce tumulte de la vie, et de revenir par la pensée dans ce calme intérieur de la famille, où la joie semble être faite d'un silence plein d'émotions. Cependant, c'est de mes émotions que je veux t'entretenir; je plaide dans huit jours une affaire pour le compte de mon patron.

J'aurai, je débiterai; le cœur me bat, mais c'est de courage et d'audace; j'ai hâte de subir le baptême de la barre; je ne serai jamais si heureux: les premiers pas de la carrière ont une saveur mystérieuse; il vous semble que le terrain tremble et que la tête vous tourne. Ce vertige ressemble à du bonheur; mais la raison vient, qui ramène tout autour de vous et vous pousse vers les rives inconnues de l'avenir. Que la fortune me soit favorable!

J'ai vu, entendu depuis trois mois tout ce qu'il y a d'avocats, grands, petits, moyens, au Palais; et je le dis sans orgueil: mes espérances ont doublé, ma confiance s'est accrue; je tremblais, il y a six mois, de lutter contre les gloires arrivées; maintenant, un sentiment me domine qui ressemble beaucoup à de l'audace; mais c'est le lieu de respecter le mot du Christ, paraphrasé par Danton: « Les audacieux et les violents raviront l'empire du monde. »

Mon patron est tout content de moi; maintenant, je suis sûr de ses résolutions; il est surchargé d'affaires et je lui suis indispensable; d'ici à quelques années, je prendrai sa place, s'il veut qu'il en soit ainsi! En attendant, il faut attendre et plaider quelques petites affaires, s'aguerir. Le grand ouvrage est fait; je suis dans la citadelle; c'est tout au plus une question de temps et j'en deviendrai le maître.

Paris, le 25 octobre 1891.

Je travaille constamment, je plaide tous les jours; chaque journée j'avance d'un pas; la dernière a été pour moi une véritable moisson miraculeuse; j'ai eu deux acquiescements au tribunal correctionnel; j'ai fait, samedi dernier, mes débuts à la cour d'assises dans une affaire de fausse monnaie où j'ai eu un véritable succès; il y avait une foule de vieux maîtres qui m'ont complimenté et, le lendemain, sans être prévenu, j'ai trouvé le compte rendu de mon affaire dans la *Gazette des Tribunaux*, ce qui est une fort belle récompense, surtout pour un débutant; je te l'envoie, ce soir, par la poste en même temps que ma lettre.

J'ai eu une singulière observation à faire pendant ces débats de cour d'assises; c'est que, grâce à la longue et vieille connaissance que j'avais des cours d'assises, j'ai eu de suite l'aplomb et la manière de diriger les témoins.

Je me rappelle tous mes souvenirs d'enfance à Cahors, quand je faisais l'école buissonnière au palais de justice; il m'a été, samedi dernier, utile au plus haut degré d'avoir souvent manqué la classe pour aller écouter Maître Perrier Cléophas ou tout autre. Tant il est vrai de dire qu'il n'y a rien d'utile, même dans ce qui paraît le plus futile.

14 février 1892

A la dernière conférence, il y a quinze jours, j'ai eu un grand succès; Favre m'a adressé les plus grands éloges. Mais tout cela n'est rien à côté du succès, du bonheur que j'ai eu lundi dernier. Il y a, une fois par an, réunion des avocats au Palais, par colonne de quatre-vingts, sous la présidence de deux anciens. Lundi, 10, notre colonne s'est réunie sous la présidence de M^{re} Crémieux et de M^{re} Lachaud. Là, on pose des questions sur les droits et les devoirs des avocats. Or, ce jour-là, j'ai eu les honneurs de la séance; sur une heure et demie qu'a duré la séance, j'ai parlé à deux reprises, pour trancher la question, pendant trois quarts d'heure. Te dire tous les éloges du père Crémieux serait vaniteux et impossible. Enfin, à la fin de la séance, le père Crémieux (on ne l'appelle que de ce nom) est venu à moi, m'a serré la main et m'a embrassé! Il a voulu savoir mon nom, mon âge, mon pays, m'a fait des félicitations, m'a prédit les plus beaux horizons du monde et m'a invité à aller le voir régulièrement. J'avais les larmes aux yeux, j'étais ivre de joie, et le soir, quand j'ai dîné avec Tata et Sisco qui était venu nous voir, je te laisse à penser notre bonheur. Il ne nous manque qu'une chose; mais c'est presque tout dans notre vie: la famille!

Paris, le 26 juillet 1892.

Voilà à peu près un mois que je ne m'appartiens pas; cette affaire de Société secrète m'a absorbé. Mais aussi, quel triomphe j'ai eu! Cela tient du délire; j'ai reçu les félicitations, les cartes, les éloges de tout ce qu'il y a au Palais et en ville qui soit libéral. Mais, au Palais surtout, mon succès a été complet. J'ai été embrassé par les plus vieux maîtres après ma plaidoirie et tous les autres sont venus me presser la main; j'étais ivre de joie, je ne savais à qui répondre, tant ils étaient tous empressés à la fois; je les ai remerciés en masse. Quel barreau que le barreau de Paris! Quelle confraternité! et surtout comme on se crée vite des sympathies! Mais venons au procès lui-même. J'ose affirmer que, si tu pouvais lire mon plaidoyer, tu serais content de ton fils; seulement, il n'y a qu'un obstacle à cela: c'est que les journaux n'ont pas osé le reproduire. Ce que je te dis là est la vérité pure. En revanche, j'ai eu pour moi deux organes de publicité d'une puissance incomparable: MM. Crémieux et Arago se sont fait un plaisir et un devoir de le répéter à tous les amis, de façon que, dans l'espace d'une semaine, tout ce qui s'occupe à Paris de démocratie et de libéralisme le savait; dernièrement, dimanche, chez M. Crémieux où j'étais invité, ce bon vieillard me présentait à ses amis, et voici la petite scène qui s'est passée: « Je vous présente, dit Crémieux, M^{re} Gambetta, le grand succès à l'affaire des 54. » Devant cette terrible apostrophe, je voulais battre en retraite et je dis: « Comment voulez-vous qu'on vous croie, maître? Il y avait quarante avocats et je n'ai eu que le sort de la majorité, le silence! — Ah! répliqua un monsieur, avec la mémoire de M^{re} Crémieux on se passe fort bien d'un journal, et votre maître, comme vous l'appellez, nous a récité votre plaidoyer tout entier, hier soir, après l'audience. »

— Je ne m'étonne plus, ai-je répondu, si vous l'avez trouvé éloquent, reproduit par une telle bouche! »

A ce moment, M^{re} Crémieux me tire l'oreille en me disant: « Jaloux! » avec une finesse de trait incroyable et indéchiffrable. Au reste, je t'envoie l'appréciation des divers avocats du procès, par le *Progrès de Lyon*, rédigée à Paris. J'espère que tu seras satisfait de ce qu'a écrit l'inconnu de cette feuille. On affirme que la *Gironde* et le *Phare de la Loire* ont également parlé de moi; mais cela m'importe assez peu; ce que je voulais, c'était le triomphe du Palais, parmi mes confrères, et, là, je l'ai eu complet: aujourd'hui tout le monde est pour moi.

Je t'envoie mon plaidoyer le plus tôt possible, mais le sténographe qui l'a pris ne me l'a pas encore communiqué et moi, je n'ai que des notes, et pas les dispositions. On parle, du reste, d'imprimer tout le compte rendu de l'affaire; en ce cas, je t'envoierai la brochure.

Paris, le 7 novembre 1892.

Ma bonne mère,

Voilà longtemps que je te dois une lettre; mais si j'ai retardé, c'est pour ne te donner que de bonnes, de superbes nouvelles. Mon affaire est décidée; ce bon Laurier a tout mis en œuvre pour me faire arriver. Chez lui, à la campagne, j'ai été choyé et présenté à une infinité de personnes considérables dont la bienveillance m'est désormais acquise; je suis désigné à l'attention d'un nombre important de gens d'affaires et de gens de poids. Ainsi, il m'a présenté à M. Villemain, de l'Académie française, chez qui je serai reçu tout cet hiver et dans le salon duquel je trouverai tout ce qu'il y a de grand et de distingué à Paris. Je suis rentré chez M. Crémieux, où j'ai été reçu comme un protégé de vingt ans; on m'a installé dans le cabinet de M. Crémieux comme un fils de la maison; je suis aux anges. A mon retour de la campagne, j'ai trouvé une lettre de ce bon M. Crémieux, que je t'envoie pour te faire partager le plaisir qu'elle m'a procuré.

J'ai déjà pris position et le maître illustre qui s'est chargé de moi a bien voulu me manifester tout son contentement pour plusieurs affaires que j'ai déjà traitées. J'espère, d'ici à la fin du mois prochain, avoir un rôle dans une affaire qui fera bien du bruit; mais je n'ose te préciser rien de plus; quand je serai tout à fait certain de l'avoir je te l'écrirai aussitôt.

Paris, le 22 juin 1893.

Mon cher père, je t'annonce tout d'abord que je suis ravi: le succès de l'élection à Paris m'a comblé de joie. J'y ai pris une grande part; je me suis réuni et mis en contact avec tout ce qu'il y a de généreux, de vivant, de scientifique dans le mouvement libéral et démocratique; j'y ai conquis une véritable influence. A l'heure où je t'écris, je suis convaincu que les trois mois de lutte électorale qui viennent de s'écouler ont plus fait pour mon avenir que trois ans de calme et pacifique étude. Je suis en vedette, on m'observe, on me discute; mais à côté des critiques, il y a les éloges et les encouragements et tout me fait croire que la destinée me sourit et me fait un enfant gâté.

Le procès du Mexique est venu fort à propos couronner ce succès et me mettre de plus en plus en lumière. Mon patron, M. Crémieux, me traite en véritable fils adoptif et si, d'ici à un an, il était député (ce qui est dans le domaine des événements probables) ma carrière serait définitivement tracée; la politique et le barreau seraient les deux leviers sur lesquels je serais appuyé pour triompher de tous les obstacles et atteindre toutes les couronnes.

Je vais, d'ici à un mois, plaider une grosse affaire de littérateurs, qui sera un gros événement dans mon existence et d'où peut-être va dépendre mon avenir.

Tout Paris s'occupe de ce procès: il y aura une audience superbe, où tout ce qu'il y a de lettrés à Paris se rendra; tous les journaux en parleront. C'est te dire que, malgré l'émotion que me cause une pareille perspective, je brûle de me mesurer avec la critique et l'envie; si je sors triomphant de cette nouvelle mêlée, tout sera dit. J'étudie et je me prépare tous les jours; compte sur moi, espère et tu verras bientôt ce que ton fils peut faire pour être digne de toi et de tes ambitions.

Paris, le 26 mai 1897.

Mon cher père,

Depuis deux mois, voici le premier jour où je reçois la permission d'écrire quelques lignes; je n'ai pas voulu te mettre au courant de ma situation avant d'avoir des résultats certains à t'annoncer. Je vais t'achever d'être court. J'ai été très malade des deux yeux; mon oeil malade s'était décomposé et exerçait une influence très nuisible sur le bon; après m'être très sérieusement consulté, grâce à mon excellent ami, le docteur Fieuzal, j'ai été mis en rapport avec un éminent oculiste, le docteur Vecker, qui m'a extirpé l'œil droit et me remettra un oeil artificiel, que j'ai déjà essayé et qui me va au point de faire illusion. Je serai donc, à l'avenir, à l'abri de toute maladie et mon oeil gauche conservera toute sa force. Mais je suis condamné au repos le plus absolu encore pour un grand mois; tu dois comprendre qu'en cet état, privé de travail à l'époque la plus laborieuse de l'année, mes ressources s'épuisent rapidement. J'ai à faire face à toutes mes dépenses ordinaires et, à cause de l'exposition, la vie est hors de prix; en outre, mon oeil artificiel, dont il faut faire un modèle, me coûte à peu près neuf cents francs; sans compter un caducée considérable que je serai dans l'obligation de faire à mon docteur qui ne veut pas d'argent. Tout cela me fait une position assez critique et j'ai bien besoin qu'on me vienne en aide. En outre, le régime que je suis et qui exclut les pâtes, les légumes secs et ordonne la viande noire et le vin seulement me cause un surcroît de dépenses. Tu apprécieras ma situation à merveille et tu verras ce que tu peux faire pour moi.

L'important, c'est que tout à très bientôt, ma blessure est en état de parfaite cicatrisation; dans huit à dix jours, je pourrais mettre mon oeil artificiel quelques heures par jour et, dans un mois, je serai guéri complètement et méconnaissable.

Quand ma mère et ma sœur pourront m'embrasser, j'en serai absolument comblé, même pour leurs excellents yeux.

J'ai reçu pendant ma maladie, la visite sympathique de tous mes amis et j'ai eu un grand soulagement de compter dans Paris, parmi les plus grands personnages, les plus solides amitiés.

Je vous embrasse tous du fond du cœur.

Ems, le 30 juillet 1899.

Mon cher père, enfin remis de mes fatigues et de mes ennuis de toute sorte, je peux t'écrire quelques lignes de ma nouvelle résidence. Je suis à Ems, en Prusse, où m'ont envoyé les médecins de Paris après un long et dur exil. On ne m'a pas envoyé à Cautelet parce qu'il y fait un froid trop vil et que les eaux sont trop actives, outre qu'elles sont sulfureuses, et qu'il ne me faut que des eaux très douces et très alcalines. Tu te rappelles, en effet, que mon estomac était pour le moins aussi malade que ma poitrine. Il paraît qu'il y a de la guérison dans mes eaux. Je l'espère; les commencement sont assez bons; je dors, je mange assez bien, je digère les eaux avec assez d'aisance.

J'ai reçu, avant mon départ de Paris, le billet de mille francs qui complète la somme que je te dois et que je te rembourserai selon le mode convenu.

Je suis fort soigné, mais à des prix qui effrayeraient un banquier. Enfin, je me résume. Sans compter qu'il m'est arrivé la plus grosse aventure qui pût me frapper; j'ai perdu ou on m'a volé, ignore lequel des deux, ma bourse où gisaient huit cents francs. J'en suis consolé, parce qu'il faut se consoler de tout, surtout de l'irréparable; mais j'aurai un fort coup de collier à donner en plus pour réparer cette injure de la fortune.

Je n'ai pas emmené ma bonne tante, pour plusieurs raisons: la première, c'est que j'étais en pays étranger; la deuxième, parce qu'il m'aurait fallu trop d'argent, près de quarante francs par jour, et que je n'aurais pas suffi; la troisième, parce qu'il est bon que quelqu'un garde ma maison. Enfin, je suis accompagné ici par un de mes amis, médecin des hôpitaux, qui me soigne comme un frère. Je suis bien triste de ne pouvoir être à mon poste; mais je me console en pensant que j'amasse des forces pour l'avenir. Les médecins m'ont juré de me guérir et je suis parti. Ah! s'ils allaient se tromper! Mais je ne veux pas insister sur ces noires pensées. Elles ne seraient pas justes, d'ailleurs, car, depuis que je suis ici, je vais beaucoup mieux et je commence à espérer.

Maintenant que me voilà libre de tout souci, je t'écrirai plus souvent sur ma santé.

En attendant, ménagez la vôtre à tous deux. Je vous embrasse en même temps.

A Clément Laurier, Constantinople.

Ems, 15 juillet 1899.

C'est du fond de ce petit village prussien que je réponds à ta dernière lettre. Comme je te l'annonçais par le dernier courrier, j'ai été obligé de quitter Paris pour venir faire ici une cure d'eaux minérales. Je désire vivement guérir; car, si l'état de santé dans lequel je me trouve devait durer, j'aimerais mieux renoncer à la vie, puisqu'il me faudrait

de toute nécessité, renoncer à la politique et traîner dans un coin l'existence d'un infirme. C'est te dire d'un mot de quelle tristesse je suis accablé. N'être pas à son poste et se trouver hors de service avant d'avoir fait campagne, voilà mon cas! Je ne peux m'y résigner.

Tu penses bien qu'à travers tous ces événements qui se pressent, les réceptions particulières, à Paris, sont ajournées à l'extrême limite. Ainsi, tu as tout le temps devant toi. Tu as dû, d'ailleurs, réfléchir à ma dernière lettre. En l'état, et après la condamnation correctionnelle, Rochefort est un candidat qu'on ne peut combattre parce qu'il devient une grosse protestation, j'en ai l'intime conviction. Je n'ai pas reçu de réponse au sujet de sa démission, qui assurerait nos projets. Les autres circonscriptions sont déjà envahies, mais pas occupées. Je n'aperçois pas encore les candidats décisifs. Picard a enfin opté pour Montpellier et, du coup, Dufaure, Crémieux, Didot ont fait annoncer leur candidature. En voilà trois qui me semblent un peu mûrs.

Marc Dufraisse a refusé; j'ai reçu sa lettre confirmative il y a quatre jours. Reste Floquet; je le désirerais, tu le sais; mais, à Paris, il n'a aucune chance.

J'ai rencontré ici Challemeil. Nous avons beaucoup causé; il évite de parler candidature. J'ai ouvert deux ou trois fois la question: il la ferme ou change de direction. Sa santé me paraît très rétable et me fait presque envie; car je tousse et je suis à froid plus que jamais. J'ignore quand ces horribles crises seront terminées; mais je l'assure que je souffre bien et que si ce n'était l'espoir toujours grandissant d'en finir promptement avec l'Empire, je n'y tiendrais guère.

Je t'embrasse et je vais boire.

Montreux, en Suisse.

Mon cher Père,

J'attendais d'avoir enfin posé le pied pour la dernière fois hors d'un wagon pour t'écrire, le donner des nouvelles et mon adresse.

J'ai quitté Ems le 15 août au matin et j'ai mis à peu près douze jours pour faire deux cent cinquante lieues, obligé de m'arrêter toutes les deux heures de chemin de fer, brisé par la fatigue et la chaleur. Enfin, je suis au terme et vais pouvoir me reposer et attendre dans le calme l'effet curatif des eaux d'Allemagne. Je dois aussi faire une cure de raisins du lac de Genève. Les médecins sont tout d'accord avec les vieilles femmes pour prophétiser une guérison merveilleuse. Je me résigne gaiement à attendre, car je me sens beaucoup mieux; je tousse à de bien plus longs intervalles, et d'une façon moins aigre et moins douloureuse. Les nuits sont bonnes; c'est mon estomac qui me tourmente; car j'ai reperdu l'appétit. J'aurais bien besoin de me reposer; j'ai perdu tous mes muscles et ma pauvre peau semble aujourd'hui plus considérable qu'il ne faut pour envelopper ce qui me reste de chair. Mais le bon Fieuzal, qui est venu auprès de moi, qui a tout quitté pour m'accompagner durant ce pénible voyage, se montre très satisfait de mon état et tout à fait rassuré. Il va de nouveau regagner Paris dans deux ou trois jours, aussitôt que Laurier, que j'attends, sera venu me rejoindre. J'ajouterai, pour te faire de ma situation une peinture achevée, que je suis tout au fond du lac de Genève, entre Villeneuve et Montreux, au pied des Alpes dont je salue tous les matins les neiges éternelles; et quand le soleil lève, le soir, de son dernier rayon, je me couche; je n'ai plus de montre, je suis brouillé avec les pendules: les Alpes et le soleil pour cadran, voilà mon horloge. L'air est doux comme à Sorrente au printemps; les raisins mûrissent et je commence déjà à y mordre; je t'écrirai bientôt pour t'annoncer les premiers effets.

Je ne veux pas terminer ma lettre sans te remercier cordialement des bonnes paroles que tu m'as envoyées à propos de mon manifeste. Tu sais le prix que j'attache à tes jugements et comme homme et comme père. Ton approbation est pour moi le plus fortifiant des éloges et j'y tiens passionnément. Je compte bien que je suis guéri en novembre, mériter encore de te ces applaudissements qui font tant de bien.

Léon Gambetta.

Petits cahiers d'une étrangère (1)

C'est un de mes amusements, quand je flâne dans les rues de Paris, d'y regarder courir les bicyclistess. Presque tous sont de très jeunes gens, et de la condition la plus humble: ouvriers d'usines, petits commis, garçons bouchers ou épiceries, porteurs de journaux ou chasseurs de cerce. A Bruxelles, à Genève, à Rome, à Berlin, le cycliste a les allures de quelqu'un qui accomplit une tâche utile en n'oubliant pas le danger qu'une imprudence lui ferait courir; à Paris, le cycliste a l'air de jouer avec le danger. On le voit plonger parmi les encombrements de voitures, interpellé narquoisement les cochers, virer zigzaguer dans le nez des chevaux, garder l'équilibre sous des charges paradoxales, dont on dirait que le poids l'amuse. Il est très brave, il est gouaillier, il est espion; il apporte au travail une application joyeuse où se mêle un peu d'effronterie; il est insupportable, et vraiment gentil. Vertus et défauts de la race... Il y a tout un côté de l'histoire de France que ces gamins-là m'ont fait comprendre.

On a vu des femmes médiocres gouverner des ministères: on a vu des rois conseillés

(1) Voir les suppléments du *Figaro* des 30 janvier et 13 février 1909.

ABONNEMENT SPÉCIAL

au Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi

France.....	10 fr.
Union postale.....	12 fr.

Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du *FIGARO* du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.

Conseil à mon fils.

Une femme passe. Elle te plaît. Tu la désires, et tu la lui dis. Elle court à te donner à toi. Quelle que soit cette femme, Claude, pense que tu restes maître de ne trouver auprès d'elle que du plaisir, mais que, pour elle, il n'est jamais sûr que cette rencontre-là ne soit pas le commencement d'une éternité de douleurs.

Quant tu auras pensé cela deux ou trois fois, mon enfant, tu auras pitié des femmes et tu y verras leur faiblesse. Tu t'estimeras peut-être un peu moins toi-même; mais tu les aimeras sans doute, elles, beaucoup plus, — et beaucoup mieux.

P... me parle avec amour du roman qu'il vient d'achever. Il me le demande: — Vous l'aimez mieux que ses aînés?

Provisoirement, oui, me dit-il. En littérature, voyez-vous, c'est un peu comme en famille: les petits derniers sont ceux qu'on préfère et qu'on aime. On leur trouve des grâces que les autres n'ont pas; je ne sais quel attrait de choses neuves... Et puis! les yeux s'habituent; on devient clairvoyant; on aperçoit les défauts de son œuvre. On se contente alors d'aimer le dernier ne comme les autres... un peu trop; — mais sans préférence.

Un léger ridicule, un « travers » masculin peuvent échapper assez longtemps à l'attention d'un homme. Les femmes le découvrent plus vite. Les jeunes filles l'ont aperçu du premier coup.

On semblait se faire honneur, autrefois, d'avoir vieilli. Maintenant, on en a honte. Un maître illustre, Jules Simon, disait un jour à l'un de nos amis: « Je suis un jeune homme qui s'embête dans la carcasse d'un vieillard. » C'est aujourd'hui le sentiment de tous ceux qui se voient devenir vieux.

Alors on résiste. Pour mieux oublier l'âge qu'on a, on se rapproche des jeunes; et pour être bien accueilli d'eux, on cherche moins à les conseiller qu'à leur plaire. On affecte d'aimer leurs défauts; on dissimule à leurs yeux, comme des tares, les vertus gentilles qu'on se complaisait à la raison de nos grands-pères; on n'ose pas gronder ses enfants, parce que cela est « vieux jeu ».

S'ensuit-il que nous les aimons plus qu'on ne nous a aimés? Je suis sûr que non. Nous les aimons avec plus de coquetterie et moins de courage; et nous valons donc sans doute un peu moins, comme éducateurs, qu'on ne valait avant nous.

La tranquillité d'un cœur qui n'aime plus me paraît ressembler à la « santé » d'une dent dont on a arraché le nerf et qui ne fait plus mal, parce qu'elle est morte.

L'homme et la femme n'ont pas la même façon de méditer.

L'homme qui médite se promène les mains dans les poches, ou les pouces accrochés aux entournures de son gilet. La femme ne saurait que faire de ses mains. Elle n'a ni gilet ni poches où les mettre. Alors, elle s'accroche à une fenêtre, ou s'étend dans un fauteuil.

Les attitudes de la rêverie dépendent beaucoup de l'habillement qu'on a.

Le bicorne est, en France, une coiffure symbolique. Il est le chapeau des puissances. Le rencontre sur la tête des généraux, et sur celle des prêtres; il est porté par les académiciens, qui représentent l'Esprit, et par les garçons de recette, qui représentent l'Argent.

Sonia.

A propos d'un centenaire

On célèbre présentement le centenaire de Charles Darwin; et l'on a raison de donner à cette commémoration le plus vif éclat, si l'on prétend ainsi attester le génie d'un homme, attester aussi la plus grande influence d'idées qui se soit manifestée en notre temps. Charles Darwin, qu'on aime ou qu'on n'aime pas son influence est un de ces esprits rares et quasi extraordinaires qui modifient de longues périodes de pensée et dont on peut dire que, s'ils n'avaient pas travaillé, tout le travail ultérieur de l'intellectuel universel serait autre qu'il n'est.

Étonnant, c'est qu'il fut un naturaliste et ne voulut être, quant à lui, qu'un naturaliste. De tout le reste, je crois qu'il n'eut guère le souci. Et, sur tout le reste, il se consacra à la science particulière à laquelle il consacrait son étude et son zèle, il n'a pas cessé, il ne cesse pas d'agir.

A ce propos, je ne sais pas de lecture plus attachante et plus révélatrice que ce journal qu'il rédigeait et que ses lettres, admirable recueil de notes qu'a publiées, il y a une vingtaine d'années, un de ses fils. On y trouve un Charles Darwin d'élite, ingénu à la manière des véritables savants, attentif à la justesse rigoureuse de ses remarques. Parmi des observations scientifiques, on y rencontre des lignes comme celles-ci

lui manque : le don de la généralisation !...

Où, Charles Darwin, s'étant bien étudié, a cru qu'il était dépourvu de ce don, — qu'il a eu de la manière la plus frappante et qui est son originalité. Les observations et les expériences qu'il a faites, et qu'il a évidemment très bien faites, un autre que lui, à son défaut, pouvait les faire. Mais lui seul a, de telles observations et expériences, tiré un système si ample et aux si larges lignes qu'il enveloppe toute la réalité phénoménale. Le darwinisme est une immense doctrine de généralisation ; et Darwin s'est regardé comme capable surtout de remarquer de petits faits et de les définir avec justesse !...

Ce qui le troublait et, si je ne me trompe, ce qui parfois l'irritait, c'est l'application multiple et ambitieuse qu'il voulait faire de ses idées à d'autres matières d'étude. De son temps déjà, des penseurs de toutes sortes voulaient étendre un peu partout les méthodes et les lois qu'il avait formulées. Le darwinisme commençait, par leur initiative hardie, à se répandre au delà de ses limites premières. Alors, Darwin répétait obstinément qu'il ne comprenait rien à ces ambitions rêveries : il n'avait voulu, quant à lui, énoncer qu'une « hypothèse d'histoire naturelle » ; et il ne concevait pas qu'une hypothèse d'histoire naturelle pût être usurpée et appliquée à d'autres faits. Il insiste : il revient sans cesse à l'affirmation de cette idée : il est un naturaliste et il n'est qu'un naturaliste. Il n'a pas le don de la généralisation ; et n'admet pas qu'au moyen de son hypothèse on aille généraliser ailleurs. Il dégage sa responsabilité de savoir des abus qu'on va faire de sa trouvaille de spécialiste.

S'il avait su ce que tout cela deviendrait, s'il avait su à quelles folies des disciples bénévoles et imprévus mèneraient sa doctrine, il en aurait été plus effaré encore. Et il me semble qu'il aurait détesté sa doctrine à cause de tous les contre-sens qu'elle était sur le point de produire.

Il était, lui, la prudence même. Dans l'origine des espèces et dans la *Descendance de l'homme*, il a, maintes fois, grand soin d'affirmer qu'il n'espère pas remonter plus haut que cinq ou six cellules primitives et diverses déjà. Son idée n'est absolument pas de constituer une sorte de « monisme » audacieux. Il ne désire même pas d'aboutir à l'unité. Ses observations et ses expériences lui permettent de montrer que nombre d'espèces dérivent d'un type plus ancien. Réduire, de proche en proche, ces types plus anciens à des types encore moins nombreux, c'est l'effort de son enquête. Mais son enquête est celle d'un savant qui ne va pas violenter les faits au profit d'une gageure idéologique. Il s'arrêtera au point où la sincère observation des faits l'aura conduit et il ne s'efforcera pas d'aller plus loin. Réduire les faits à l'unité, c'est une ambition philosophique : Charles Darwin ne veut pas être un philosophe.

Assez de philosophes sont venus et ont installé boutique à son enseigne !... Il a fallu dénaturer complètement l'hypothèse d'histoire naturelle de Darwin pour en faire... tout ce qu'on en a fait, et avec quelle audace !...

A l'occasion du centenaire du maître, le professeur Haeckel, qui enseignait à l'Université d'Iéna, vient de prendre sa retraite. A l'occasion de ce centenaire, ou bien n'est-ce là qu'une coïncidence ?... Mais ce professeur Haeckel fut assurément l'un des disciples qui auraient le plus effaré, le plus désolé Darwin.

Ah ! il n'a pas, lui, les précautions de Darwin. Il est gaillard !... Les faits qui lui manquent et qui lui permettraient de conclure logiquement comme il le désire, — eh ! bien, il s'en passe. Et il conclut tout de même. Ce n'est pas lui qui s'arrêterait aux cinq ou six cellules primitives et diverses que supposait Darwin à l'origine des espèces. Non, non... Il est philosophe, il est moniste ; et d'un bond de philosophe moniste, il s'élance jusqu'à l'affirmation la plus hasardeuse de la cellule primitive unique. Toute sa doctrine est constituée là-dessus. On l'a pris pour un darwinien, parce qu'en effet son invention n'a consisté qu'en un vif abus de l'hypothèse

de Darwin. Mais, d'autre part, sa doctrine étant le monisme, il est en contradiction formelle avec Darwin.

Les abus qu'on a faits du darwinisme sont innombrables. J'en citerai quelques échantillons.

Soit un éloquent critique, tel que Ferdinand Brunetière. Son idée, ce fut d'appliquer à l'histoire littéraire la méthode, disait-il, de Darwin et de Haeckel. Qu'est-ce que pourra bien être une histoire littéraire conçue à la façon de l'histoire naturelle et présentée selon l'hypothèse darwinienne. Darwin, premierement, se proposait d'expliquer la diversité des espèces... Qu'est-ce qui remplacera les espèces, pour un historien de la littérature ? — Les genres littéraires.

C'est ingénieux !... Ferdinand Brunetière crut aux « genres » avec plus de zèle que, personne avant lui : cela plut aux classiques d'alors et cela, en outre, les rassura. Il leur sembla qu'un tel critique serait fidèle aux traditions du grand siècle, s'il respectait cette division des genres qui passe, à tort ou à raison, pour être l'un des caractères principaux de la littérature classique. Brunetière, en effet, ne divisait pas seulement les genres comme qui donne à l'écrivain le conseil de ne pas embrouiller la tragédie avec la comédie, le poème lyrique avec le poème épique ; mais il réalisait les genres, il les considérait comme des êtres véritables, qui naissent, qui se transforment et qui meurent. Jamais les genres littéraires n'avaient encore été à pareille fête si bien fléchée !... Par ailleurs, en étudiant « l'évolution des genres », selon la méthode de Darwin et de Haeckel, Ferdinand Brunetière mettait son goût classique à la mode nouvelle ; et il conciliait ainsi les exigences traditionnelles avec une petite trouvaille. Ce stratagème industriel lui donna l'occasion d'écrire au sujet de Racine et de Corneille et de Molière et de Bossuet, thèmes fatigués, des choses qui semblaient aussi hardies que respectueuses.

Il attribua trop d'importance à Haeckel ; et Darwin l'eût blâmé de transporter dans l'étude de la littérature une hypothèse de naturaliste.

L'œuvre de Brunetière abonde en subtils malentendus. Le plus grave est justement celui qui résulte de la réalisation des genres littéraires. Mais l'habile homme, qui n'a fait sourire presque personne en racontant les péripéties extraordinaires du genre « poésie lyrique », lequel subit divers avatars et, à un moment donné, s'incarne dans un autre genre, celui-là, le genre « éloquence de la chaire » !...

Telle fut l'escapade que fit le néo-darwinisme dans une étude où on ne l'attendait pas, l'histoire littéraire.

En histoire, il est bien dangereux. Qu'ils s'en aperçoivent ou non, les « philosophes de l'histoire » sont tous, ou peu s'en faut, les disciples, parfois honteux, d'une sorte de darwinisme. Leur ambition, c'est de trouver, dans l'accumulation des faits historiques, une loi, une sorte de loi, qui soit la règle de leur devenir, de leur répartition sur le cours des âges. Ils ont l'horreur du hasard, qui, à vrai dire, réduirait les philosophes de l'histoire à la situation la plus médiocre. Que deviendraient les pauvres gens, s'ils n'avaient plus qu'à enregistrer la vive survie des incidents qui composent la vie des peuples. Le hasard est l'ennemi naturel des philosophes de l'histoire ; il leur infligerait l'humiliante condition du simple et modeste annaliste. La fatalité ne les satisfait pas davantage. Comme elle dépend de puissances mystérieuses et capricieuses, il n'y a rien à faire avec elle. On ne sait que prévoir ; et prévoir est l'occupation préférée des philosophes de l'histoire, leur coquetterie.

Bref, il leur faut l'évolution. Ils sont docilement soumis à l'idée d'évolution, celle-ci associée à la fraternelle et chimérique idée du progrès. Les choses iraient, pour l'humanité, dans le sens d'une amélioration générale, au travers même des calamités, au travers même des révolutions et voire par leur efficacité moyen.

Ils aboutissent à une sorte de fatalité, mais heureuse, et d'ailleurs toute mécanique et qui ne laisse aucune place à aucun mysticisme inquiétant. Cette fatalité évolutive est plutôt encore une néces-

sité avantageuse ; elle se résout dans la succession nécessaire des causes et des effets, en série ininterrompue. De telles causes, il résulte tels effets et il ne peut en résulter d'autres ; pareillement, tels effets proviennent de telles causes et ne peuvent provenir de nulles autres. Voilà le principe. Et alors, il semble bien qu'on possède une méthode d'explication suffisante pour tous les phénomènes historiques ; l'histoire sera la recherche des causes efficaces.

En outre, il semble bien qu'on possède là un moyen de prévision remarquable. L'étude de l'histoire ayant, comme expérimentalement, démontré que tels phénomènes avaient telles et telles conséquences, nous pourrions, en voyant ces phénomènes-là se produire à nouveau, annoncer les conséquences qu'ils auront. C'est à merveille !... Et, en effet, la chaîne des causes et des effets étant rigoureuse et continue, ne pouvons-nous pas aussi bien la parcourir dans les deux sens, aller des effets aux causes vers le passé, ou des causes aux effets vers l'avenir ?... On le dirait, théoriquement !... Mais en fait, ce n'est pas du tout cela. Exemple. Considérons la grande aventure napoléonienne : nous trouverons dans les dernières années de l'ancien régime, dans la Révolution, les faits qui ont rendu cette aventure possible, tandis qu'en d'autres circonstances amenées par d'autres groupes de causes, elle était impossible. Mais, inversement, considérons les dernières années de l'ancien régime, la Révolution et tout cela ; et puis tâchons de conclure : nous ne devinerons pas l'aventure napoléonienne !...

Cela tient à beaucoup de raisons. En voici une qui, même si nous admettons comme tout à fait évidente et parfaitement efficace la réalité causale, est la plus importante. Les causes productrices du moindre fait d'histoire sont en nombre infini. Leur abondance et leur variété n'ont aucune analogie avec ces quelques trouvailles que peuvent faire dans l'étude du passé les philosophes de l'histoire. Aucun esprit humain ne serait capable de saisir cette infinité effrénée. La majeure partie, la presque totalité des causes nous échappe. Elles sont cachées, on ne sait pas où les attraper. Elles sont plus mystérieuses, par leur nombre, leur subtilité, leur difficulté, plus mystérieuses qu'une idée mystique.

Eh ! bien, ce mystère des causes, on peut aussi l'appeler le hasard. Il condamne l'arrogante prétention des philosophes de l'histoire. Si vous étudiez, même avec une minutie étonnante, l'état où était la France à la fin du dix-huitième siècle, — et si vous faites ce travail à la fin du dix-huitième siècle, — d'où vous viendra l'idée d'aller chercher en Corse la série causale qui amènera bientôt à la pleine lumière de l'histoire le général Buonaparte ?...

Dans l'évolution historique ainsi que dans cette sorte d'évolution préhistorique qu'est proprement la darwinisme, il faut qu'interviennent les « accidents heureux », lesquels sont évidemment le point faible du darwinisme ; mais, dans l'évolution préhistorique, ils se voient un peu moins, tandis que dans l'évolution historique ils sont extrêmement gênants pour le philosophe de l'histoire, dont la science est, de cette manière, soumise à quelque fantaisie, non seulement en réalité, mais — plus grave ! — en apparence même.

Le néo-darwinisme ou, disons-le, le pseudo-darwinisme a eu, si je ne me trompe, son influence la plus redoutable et la moins légitime sur les idées politiques, plutôt encore sur les méthodes et sur les crédulités sociales de ce temps. De bons esprits ont déjà signalé ses inconvénients.

S'il est admis que les sociétés humaines évoluent, les amis du changement perpétuel trouvent là un singulier encouragement pour leur manie. Ils ont tort, parce que l'évolution suit des courbes lentes et modestes qui n'autorisent pas du tout les agitations et les saccades de ces personnages pressés. Tout de même, on ne fera pas tenir en place un gaillard de tempérament vif et qui s'autorise, abusivement mais avec énergie, de l'universelle évolution.

S'il est admis que l'évolution se produise par l'admirable survenue d'acci-

dents heureux, voilà le fondement philosophique, ou soi-disant philosophique, d'un optimisme valeureux. Nos romanciers de multitudes auront le sentiment que chacun de leurs actes — et voire les plus sots — aide au progrès général et favorise la bienfaisante évolution. Ils remarqueront quand même, ils remarqueront davantage. Cet optimisme, qui est, pour une bonne part, la conséquence de la foi évolutive, peut être considéré comme un des périls de l'heure présente. Il excite les révolutionnaires, qui sont des gens qu'un peu de pessimisme calmerait bien utilement. Du reste, nos révolutionnaires sont pessimistes, et à l'excès, en tout ce qui concerne le temps actuel ; mais ils mettent tout leur optimisme dans l'avenir. De là l'extrême hâte qu'ils éprouvent dès qu'ils songent à l'avenir. Et ils se dépêchent par trop !...

S'il est admis que l'évolution, régulière, mécanique, amène au jour contemporain des formes d'existence qui doivent, en vertu de la plus rigoureuse nécessité, remplacer d'anciennes formes d'existence, tout surannées, le résultat c'est que maintes choses sont, par nos hommes de progrès, remises dans le passé mort, quand elles seraient encore viables, valeureuses, et peut-être utiles. Nos socialistes ont une extrême facilité à déclarer vieilles, rétrogradées et condamnées, toutes les idées qui ne sont pas conformes aux leurs. La société capitaliste, le passé ; tous les impôts qui ne sont pas l'impôt progressif sur le revenu, le passé ; le patriotisme, l'armée, la marine et toute l'organisation nationale qui compose la défense d'un pays, le passé. Et l'avenir : le socialisme !... N'est-ce pas la simplicité même ?...

C'est l'absurdité même. Si la doctrine, interprétée avec une intrépidité scandaleuse, si la doctrine de l'évolution n'engagent pas nos politiques à regarder comme du passé mort tout ce qui n'est pas leur rêve actuel, on concevrait volontiers qu'un peuple, ou ses représentants intelligents, cherchassent dans le passé expérimental les formes d'existence, les procédés de gouvernement et les accommodements généraux qui ont donné les meilleurs résultats, et les reprissent pour leur usage nouveau. Avec nos pseudo-darwinistes, impossible ! Quand on leur parle avec faveur de ce qui n'est pas leur vague utopie d'avenir, on dirait que les voici en dialogue avec un fossile des terrains les plus éloignés du nôtre, les plus définitivement recouverts par le nôtre.

Et, au total, la géniale hypothèse d'histoire naturelle formulée par Charles Darwin a eu, grâce à de fâcheux contresens, les plus mauvaises conséquences.

Michel Aubé.

HISTOIRES NATURELLES DES BETES ET DES GENS

La Cigale et la Fourmi

La fourmi de La Fontaine n'était point une fourmi polyergue, sans quoi la cigale lui eût répliqué vertement. Cette fourmi, comme on le sait, entend bien vivre et ne rien faire et les fourmilières qu'elle habite sont autant de Sybaris où de vigiles petites esclaves noires, les *formica fusca*, se doivent en soins multiples pour cette indolente maîtresse.

La cigale, au contraire, est une prolétaire dont le bel habit, péquiné jaune et noir, déguise la misère laborieuse. Tout le long du jour, sous le soleil ardent des étés provençaux et gascons, les mâles font de la musique. Heureux sont-ils, a dit Xénarque, car leurs femelles sont sans voix. Les travaux de menuiserie sont dévolus à ces silencieuses compagnes. Avec leurs arrières, elles percent la dure écorce des arbres ; elles creusent dans le bois des trous ronds et profonds pour y déposer leur progéniture.

Durant ce temps, la fourmi polyergue vit dans la mollesse, dans l'abondance et dans la volupté. Elle a résolu cet insoluble problème d'avoir une domesticité nombreuse, dévouée, parfaite, peu coûteuse. Chaque servante noire remplit avec zèle les fonctions qui lui sont dévolues. Elle va aux provisions sans faire danser l'anse d'aucun panier ; elle ne médit pas de ses patrons ; elle leur témoigne une sollicitude inlassable ; elle procède à leur toilette ; elle prépare proprement les repas ; elle s'occupe avec zèle du ménage : elle est incorruptible ; elle est chaste. Son humeur est toujours égale et elle ne pense pas, je vous assure, à faire partie d'un syndicat.

Heureuses polyergues !

Les polyergues s'abandonnent sans arrière-pensée aux douceurs du *far niente*. Si, par extraordinaire, leurs petites négresses organisaient une C. G. T. afin de se mettre en grève, les polyergues mourraient, tant est grande leur incapacité. Elles ne savent même plus, après des siècles d'inactivité, manger seules. Tels autrefois les rois fainéants, elles ne vont jamais à pied. On les porte. Fontenelle disait : « J'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. » Les polyergues ont des centaines de domestiques et elles sont merveilleusement servies.

Aussi, je les admire beaucoup. Un philosophe les blâmerait. Il exposerait le péril qui menace les peuples paresseux. Il trouverait injuste la suprématie de ces oisives sur les travailleuses qu'elles exploitent.

Que pourrait reprocher une fourmi polyergue aux pauvres cigales, ces déshéritées du sort, dont le ventre a été transformé par la nature en instrument de musique. Nul, en effet, ne l'ignore, c'est d'un appareil situé sur le côté de l'abdomen que sort « la voix » des insectes chers aux poètes grecs. C'est leur ventre qui « chante ». L'été, le long des troncs d'arbres ou sur les branches, les orchestres discordants des cigales font, sans répit, grincer leur crécelle. Sans répit, non plus, leurs épouses aux ailes légères perforent les bûches. Quel métier !

La vie éphémère des cigales frileuses finit avec la chaude saison. Imaginons donc ce que serait le dialogue d'une fourmi polyergue avec une de ces infortunées créatures.

La cigale ayant chanté
Tout l'été
N'en fut pas plus dépourvue
Quand la bise fut venue.
— Mourir en musique est beau
Jouons mon dernier morceau,
Et puis après... Qui dort dîne,
Mais la fourmi sa voisine,
(*Polyergus rufescens*),
Lui dit : Vous perdez le sens.
C'est repos hebdomadaire
Et je suis sans cuisinière.
Veuillez-vous donc me prêter
Quelques grains pour subsister.
J'aurai servante nouvelle
Et vous paierez, promit-elle,
Avant l'été, foi d'animal
Intéressé et principal.
— Mais en été, je serai morte.
— Croyez-vous ? Mais peu m'importe,
Je paierai vos héritiers.
Faut-il que vous m'empruntiez
Un dinar ? J'ai vraiment crainte
Que vous ne soyez atteinte,
Polyergus rufescens
De dévotion tremens.
Cigale n'est pas prêteuse
C'est la son moindre défaut
Que faisiez-vous au temps chaud
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Moi ? Jamais je n'ai rien fait,
Rien du tout, ne vous délaissai.
— Alors, vous pouvez à l'aise
Danser devant le buffet.

Telle serait l'histoire de la cigale et de la fourmi polyergue. Dans le cas présent, toutefois, celle-ci n'eût point fait tant de façons avec une va-nu-pattes, à demi morte de froid. Elle eût envoyé quelques-unes de ses esclaves pour dépêcher la récalcitrante. Et elle eût mangé son cadavre.

La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Marcelle Adam.

LA CHIMÈRE

NOUVELLE INÉDITE

L'autre jour, je fus obligé d'aller à Lille. A la gare, je pris un billet de deuxième classe — vous verrez pourquoi tout à l'heure — et une fois installé dans un coin de mon compartiment, je me mis à songer aux pièces que j'ai en train : une grande pièce d'amour qui m'a été demandée par mon vieil ami Guityr, et dont le héros est un ancien matelot nègre devenu millionnaire ; un drame social destiné à Antoine et qui comporte 72 personnages de premier plan ; enfin, une opérette franco-américaine sur César Borgia ; je résolus d'en parler à Gémier dès mon retour à Paris ; je n'ai qu'un mot à lui envoyer pour qu'il accoure aussitôt chez moi.

Satisfait, je jetai un regard sur mes compagnons de voyage. Vis-à-vis de moi, un vieux monsieur pâle, rasé, les yeux rougis, le regard éteint, somnolait à demi. De l'autre côté, un jeune polytechnicien imberbe et myope s'appuyait sur son épée d'un air pacifique, et en face, une vieille dame à lunettes et à bandeaux, la tournure effacée d'une

dame de compagnie, s'absorbait dans la lecture des *Annales*. Au milieu, un gros monsieur d'une cinquantaine d'années, figure d'apoplectique, tête de bouledogue, roulait des yeux furibonds et tapait de grands coups de poing sur sa cuisse.

Soudain, il tira de sa poche un journal, le parcourut, puis éclata : « C'est trop fort ! » s'écria-t-il.

Tous levèrent les yeux sur lui.

« Avez-vous lu, reprit-il, le compte rendu de la nouvelle pièce de Durand, au Vaudeville ? Voici deux ans que je songe à ce sujet, moi ! On me vole mon idée ! C'est honteux ! »

— Vous êtes auteur dramatique ? demanda le jeune polytechnicien d'une voix tremblante.

— Oui, monsieur, auteur dramatique et chef de bureau au ministère de l'agriculture.

— Et où avez-vous été joué ? interrogea la vieille dame d'une voix non moins tremblante.

Le monsieur furibond eut un rire sarcastique : « Joué, madame ! Ah ! il s'agit bien d'être joué ! Ignorez-vous la conspiration permanente qu'il y a contre le talent ? Un public ignorant, des auteurs déjà arrivés qui barrent la route à toute tentative nouvelle et hardie, le grand art méprisé, bafoué ! C'est une honte, oui, une honte ! »

Et il frappa un grand coup de poing sur sa cuisse en jetant un regard approbateur du vieux monsieur du coin.

Mais le vieux monsieur du coin somnolait toujours, immobile et pâle, étranger à la conversation.

L'homme grincheux reprit : « Que d'intrigues, que de cabales, dans ce monde des théâtres ! Le génie lui-même y serait étouffé. Et moi, je n'ai pas de génie, malheureusement. Je n'ai que du talent. »

Le jeune polytechnicien myope dit alors en palissant : « Ainsi, monsieur, vous pensez qu'il doit être très difficile pour un jeune homme de se faire jouer ? »

— Impossible, monsieur, impossible. Mais que vous importe ?

— Ah ! monsieur, c'est qu'au contraire, je me sens poussé vers le théâtre par une vocation irrésistible. J'ai terminé une pièce qui s'appelle *Giselle de Valroger*. C'est une femme du grand monde qui a pour amant un jeune officier d'artillerie, et qui lui sacrifie sa réputation pour aller le soigner aux colonies où il a été blessé en combattant.

— Beau sujet, je ne dis pas, beau sujet, répliqua le monsieur furibond. Mais, selon moi, la pièce sentimentale a fait son temps. Le théâtre de l'avenir est au drame historique... Tenez, moi qui vous parle, j'ai écrit une pièce en cinq actes sur Henri de Transtamare... Mais où trouver un directeur assez intelligent ?... Ah ! malheur. Vous avez bien de la chance, vous, madame, dit-il en se tournant vers sa voisine, d'ignorer toutes ces misères.

— Mais, monsieur, répliqua la vieille dame piquée, sachez que j'ai envoyé à la Bible, à M. Claretie. Je n'ai pas encore reçu sa réponse, mais je l'attends de jour en jour. J'ai sollicité aussi une entrevue de Mme Sarah Bernhardt pour lui lire un drame chrétien sur la mort de saint Louis.

— Et elle vous a répondu ?

— Pas encore, mais j'attends sa réponse de jour en jour.

— Elle ne vous répondra pas ! s'écria le monsieur grincheux. Ah ! madame, croyez-moi, renoncez au théâtre ! N'ayez aucun espoir.

— J'en ai, au contraire, beaucoup, et je suis sûre de réussir... Mais, dites-moi, pensez-vous que M. Brissot, le directeur des *Annales*, pourrait me faire jouer ? Parce que j'ai obtenu une mention à un concours littéraire des *Annales*, et, à ce titre, peut-être que...

— Mais, madame, répliqua son interlocuteur, croyez-moi, je vous dis que tous les directeurs sont des ânes. Oui, des ânes. Tenez, Antoine, savez-vous qui c'est ? C'est un employé du gaz. Un employé du gaz à la tête de l'Odéon ! C'est lui, n'est-ce pas ? Pourquoi pas alors un employé de l'octroi ?... Et Guityr, donc ! Ah ! celui-là...

— Permettez, fis-je de mon coin, Guityr est un vieil ami à moi, etc.

L'effet de ces paroles fut prodigieux. Jusque-là méprisé, je devins soudain

Les Poètes devant l'Académie

LE LEGS

La mort, qui frappe si cruellement l'Académie, y a décimé les poètes. Pour reconstituer la commission de poésie, quels nouveaux élus seront appelés à prendre place auprès de MM. Jean Richepin et Edmond Rostand ?

Voici une pièce de vers de chacun des sept poètes qui briguent actuellement l'honneur de siéger sous la Coupole. Nous les présentons dans l'ordre d'inscription de leurs candidatures.

Les cinq premiers sont candidats à la succession de François Coppée. MM. Emile Bergerat et Frédéric Plessis se présentent aux fauteuils du cardinal Mathieu et de Gaston Boissier.

Charles de Pomairols.

Auguste Dorchain.

Henry Cazalis.

Edmond Haraucourt.

Emile Bergerat.

Frédéric Plessis.

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard ;
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de la beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le Verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront comme un vent sur le sable
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
Sa chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas ;
Ils seront, et la mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

Edmond Haraucourt.

Charles de Pomairols.

Auguste Dorchain.

Henry Cazalis.

Emile Bergerat.

Frédéric Plessis.

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard ;
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de la beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le Verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront comme un vent sur le sable
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
Sa chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas ;
Ils seront, et la mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

Edmond Haraucourt.

Charles de Pomairols.

Auguste Dorchain.

Henry Cazalis.

Emile Bergerat.

Frédéric Plessis.

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard ;
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

Ils sont presque ton œuvre et tu les connais tard,
Puisque je les ai dits trop loin de ton oreille ;
Mais de tout ce qui fut mon âme, c'est ta part.

Lorsque je serai mort et que tu seras vieille,
Mon amour restera la fleur de la beauté,
Et par lui survivront les fleurs mortes la veille.

Tu ne dois plus mourir depuis qu'il a chanté,
Car le Verbe est debout hors du temps méprisable,
Et ce qui fut pensé dure en l'éternité.

Les siècles passeront comme un vent sur le sable
Et leur souffle de nuit peut balayer les cieux,
Mais rien n'abolira le rêve impérissable.

Hors des âges ! Le Verbe est l'essence des dieux,
Sa chair s'immortalise en devenant l'idée,
Et je te fais ce don d'avoir vécu tes yeux !

J'ai pensé ta blancheur furtive et l'ai fondée ;
J'ai créé tes cheveux et le bruit de ton pas ;
Ils seront, et la mort en est dépossédée.

Prends donc ces vers, par qui tu ne périras pas,
Vers immortels, encor que nul ne les connaisse,
Et mets-les sous ta nuque à l'instant du trépas

Pour que tes cheveux blancs dorment sur ta jeunesse.

Edmond Haraucourt.

Charles de Pomairols.

Auguste Dorchain.

Henry Cazalis.

Emile Bergerat.

Frédéric Plessis.

Je te lègue cet hymne où j'ai mis ton sourire,
O mon inaccessible amie, et ton regard ;
Voici les vers où ta beauté venait s'écrire.

taire de Jeanne d'Arc. Il est également cité dans la vieille *Histoire abrégée de la Vie de Jeanne d'Arc*, de Jollois, et plus tard par Quicherat dans son *Histoire du Procès de Jeanne d'Arc*.

Le privilège des concitoyens de Jeanne a subsisté jusqu'à la Révolution française. On en trouve une confirmation de Louis XV, en date du 10 août 1723, où sont allégués, comme antécédents, une ordonnance du mois de mai 1656 et un arrêt du conseil du 28 février 1682. D'anciens mémoires rédigés au commencement du dix-septième siècle fondent la perpétuité du même usage sur la reproduction constatée de la formule :

NÉANT — LA PUCELLE

mise après les noms de Greux et de Domrémy sur tous les rôles de taille des temps antérieurs.

Quoi de plus noble que ce geste d'une nation disant à ses agents fiscaux, quant ils passent devant Domrémy : « Saluez et passez, c'est la France qui paie » ? Eh bien ! ce geste fut oublié durant le tumulte de la Révolution, et la nouvelle France ignore, depuis, la dette de l'ancienne.

Je ne sais si le village de Greux existe encore. Quant à Domrémy, c'est aujourd'hui un tout petit bourg de 200 habitants.

Pourquoi donc — s'il est difficile de demander à la République de tenir la parole des rois — ceux qui mettent aujourd'hui tant de vaillance à défendre la mémoire de la bonne Lorraine ne reprendraient pas à leur compte cette dette, jadis contractée par la France ? Et, d'ailleurs, parmi les vrais fils de cette France, s'en trouverait-il un seul pour vouloir la renier, cette dette ?

Pascal-Bonetti.

Nos lecteurs n'ont assurément pas oublié l'article qu'a consacré M. Henri Massis à Maurice Barrès dans notre dernier supplément littéraire. Ils auront du plaisir à retrouver ces lignes dans un joli volume que publie M. Massis au *Merveille de France*, sous le titre : *La Pensée de Maurice Barrès*. C'est une des plus pénétrantes biographies intellectuelles qu'on ait écrites de l'éminent auteur de *Collette Baudouin*.

LE LIVRE DU JOUR

LA POLITIQUE DE RENAN

Sous ce titre, M. Gaston Strauss publie chez Calmann-Lévy une étude critique, rehaussée par de nombreux documents inédits, où Renan apparaît tour à tour comme philosophe, comme écrivain politique, comme candidat aux élections de 1869 et de 1878.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la première de certaines lettres inédites adressées par Renan à Persot et qui témoignent des sentiments du maître à l'égard du second Empire. La dernière lettre que nous publions se rapporte à la *Vie de Jésus*. Renan y juge son livre et répond aux objections de son ami. On verra quelle fut son attitude au milieu du scandale que son œuvre avait provoqué.

14 janvier 1852.

Quels temps ! mon cher ami. Espérez-vous encore quelque chose ? Que de fois j'ai désiré vous voir pour consulter votre opinion et y trouver un point d'appui que, de quelque côté que je me tourne, je ne trouve pas dans la mienne. Votre *Montesquieu* est venu bien à propos. Hélas, que dirait-il et qu'aurait-il dit de vous-même, si vous aviez écrit depuis le 2 décembre ? Néanmoins, votre lecture m'a bien consolé. Je vous y ai trouvé

tout entier ; il y a des pages charmantes ; votre conclusion surtout est à ravir ; je l'ai dans mon pupitre à la bibliothèque et je la relis sans cesse pour me donner quelque courage.

N'était votre page 57, j'aurais, je crois, définitivement, et à tout jamais, répudié le suffrage universel, qui nous a joué cet effroyable tour. « On ne peut vivre avec toi ni sans toi. » Voilà bien le mot. Et c'est là toute la vie et toute l'histoire. Que je crains bien pourtant que les espérances que vous donnez aux esprits fins ne doivent être pour bien longtemps ajournées !

Croiriez-vous que dans la fièvre des premiers jours j'étais presque devenu légitimiste et que je suis encore bien tenté de l'être, s'il m'est démontré que la transmission héréditaire du pouvoir est le seul moyen d'échapper au césarisme, conséquence fatale de la démocratie telle qu'on l'entend en France. Si c'est là la conséquence de 1789, ainsi qu'on nous le dit, je répudie 1789 ; car je suis convaincu que la civilisation moderne ne tiendrait pas cinquante ans à ce régime... Depuis les événements je suis devenu tout curieux ; je ne vis que des nouvelles et des impressions d'autrui.

17 mai 1852.

Peut-être, à l'heure qu'il est, avez-vous dû prendre une détermination irrévocable (1). Quelle qu'elle ait été, permettez-moi de vous dire que dans ma conviction vous n'êtes nullement obligé au refus et qu'au point de vue de l'opportunité je ne vous l'eusse pas conseillé. Après cela, votre conscience en ceci était souveraine et ce que vous avez fait en la suivant, vous l'avez bien fait. Mais je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré.

Mon avis est que ceux-là seuls devaient refuser le serment, qui avaient participé directement aux anciens gouvernements (ministres, constituants, etc.) ou qui actuellement avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable s'il correspond à une délicatesse de conscience, est, à mon avis, regrettable. Car, outre qu'il dégarrit le mieux public de ceux qui peuvent le mieux le remplir, il implique que tout ce qui se fait et tout ce qui se passe doit être pris au sérieux.

J'eusse désiré, pour ma part, qu'à part cinq ou six hommes faciles à désigner tout le monde en masse et sans distinction l'eût prêté. En ce qui me concerne, on ne m'a encore rien demandé ; je vous avoue que je ne me trouve pas assez d'importance pour faire une exception au milieu de mes collègues qui, pas plus que moi, ne sont partisans du régime actuel. Il est évident que, de fort longtemps, nous devons nous abstraire de la politique. N'en gardons pas les charges, si nous n'en voulons pas les avantages.

Au cas où il serait temps encore de revenir sur votre résolution, je vous adresse les plus vives supplications dont une ni soit capable pour changer votre courage. Si votre décision est irrévocable, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que vous avez péché par excès de vertu.

(1) Il s'agit du serment de fidélité à l'Empire.

Jersey, 28 août 1853.

Mon cher ami,

Je reçois sur ce rocher où m'ont jeté mes pérégrinations océaniques votre bonne lettre du 23. Soyez d'abord bien rassuré sur votre article. Il est charmant, un des plus exquis que vous ayez faits. Je ne vois plus que Cousin, Sainte-Beuve, Prévost et notre père Sacy qui écrivent si bien que vous.

M. de Sacy a certes fort bien interprété ce que je pouvais désirer en me joignant à ceux qui vous priaient de faire l'article dans les *Débats*. Voici bien ce qui s'est passé. Je me suis imposé pour règle absolue de ne demander ni directement, ni indirectement d'article sur ce livre, ni de me mêler en rien de ceux qui seraient choisis pour cela. Je fis une exception pour le premier jour de la publication, vu les grandes inquiétudes que nous avions, Lévy et moi, sur la possibilité d'une saisie ou autre inconvénient. Je priai M. de Sacy, Sainte-Beuve et les journaux libéraux de dire qu'à leur avis de telles choses avaient le droit de s'imprimer. Passé cela, je m'isolai absolument. M. de Sacy me parla un jour d'un article que le journal devait faire sur le livre ; il m'exprima la crainte qu'une personne n'en fût chargée, laquelle pourrait dire des choses fort opposées à celles qu'il avait dites lui-même, ce qui rendrait sa fonction de directeur encore plus délicate. Je lui répondis que je lui livrais tout cela sans réserve, que je ne voulais entrer pour rien dans le choix de la personne qui ferait l'article. Il prononça votre nom. J'eus alors mille raisons de dire que tout ce qu'il ferait serait bien fait.

Vous me demandez, cher ami, si je suis content. J'aurais beaucoup plus d'amour-propre littéraire que je n'en ai, que je devrais l'être et je vous assure que j'ai fait ce livre avec un sentiment fort supérieur à toute petite vanité. Votre article est exquis ; je le répète. Comment ne serais-je pas content ?

Ce n'est pas entre nous et en si grave matière que des articles de molle complaisance peuvent être de mise. J'aurais, si nous avions le loisir de causer ensemble, quelques réflexions à opposer à vos réflexions si judicieuses. Ainsi je ne crois pas que cette façon de tâcher de reconstituer les physiologies originales du passé soit si arbitraire que vous semblez le croire. Je n'ai pas vu le personnage ; je n'ai pas vu sa photographie ; mais nous avons une foule de détails de son signalement. Tâcher de grouper cela en quelque chose de vivant n'est pas si arbitraire que le procédé tout idéal de Raphaël ou du Titien.

Quant aux motifs pour lesquels je n'ai pas fait une critique détaillée des textes évangéliques, le principal a été que c'est fait. Le livre de Strauss, dégaré de sa préface et de sa conclusion, est cela ; en joignant à Strauss la lecture des livres que j'ai indiqués dans ma préface, on a au complet toute la discussion de détail que suppose mon livre. Remarquez d'ailleurs que j'ai consacré à résumer la critique des Évangiles près de quatre-vingts pages de la préface. Quant au charme de Jésus, c'est qu'il a dû principalement se distinguer par là, bien plus que par la raison ou même par la grandeur. Ce fut avant tout un charmeur. Je n'en finirais pas ; mais n'en est-il pas

toujours ainsi, et en matière aussi fugace comment prétendre avoir atteint un idéal absolu ?

Par caractère, je suis tout à fait indifférent à cela ; je ne crois pas que cela fasse tort au progrès des idées saines.

Quant au livre, il ne s'en porte que mieux et je soupçonnerais presque mon éditeur de se mettre de la partie. Chaque édition de 5,000 s'écoule en huit ou dix jours et une lettre de Lévy que je reçois aussi m'apprend qu'en ce dernier temps la vente, loin de se ralentir, s'accroît. Je dis cela sans vanité, car cela ne prouve pas que le livre soit bon ou mauvais. Mais cela prouve que les moyens employés pour l'étouffer ne sont pas très efficaces.

E. Renan.

Voici maintenant, sous la plume de M. Gaston Strauss, Renan en 1870 et l'histoire de sa polémique fameuse avec Edmond de Goncourt :

Il n'y a guère de document plus intéressant pour un psychologue qu'un portrait de Renan, au lendemain de la guerre de 1870.

Document émouvant, non seulement parce qu'il nous révèle l'affolement d'un idéaliste surpris et terrassé par la brutalité des faits, mais aussi parce qu'il nous fait assister à une crise douloureuse dans une âme d'élite, au conflit entre des sentiments d'une égale noblesse : la neutralité du philosophe, le parti pris du citoyen.

Comme philosophe ou comme historien, Renan a merveilleusement représenté cet état d'âme, que M. Bourget appelle « cosmique », c'est-à-dire une manière de comprendre et d'apprécier les phénomènes, non d'après leur signification immédiate et momentanée, mais dans leur répercussion universelle et sous leur aspect d'éternité.

Comme philosophe, Renan ne retient de toutes les manifestations humaines (guerres, révolutions, destruction d'empires et de nations, crises religieuses et morales) que la contribution qu'elles apportent — modeste ou précieuse — au développement de la Raison dans l'humanité.

Comme historien des périodes primitives où l'on embrasse d'un seul coup d'œil des milliers de générations, Renan s'est habitué à recueillir en quelques lignes, dans quelques idées, la substance avariée des siècles et à situer, selon leur importance toujours relative, les plus cruelles catastrophes dans la chaîne infinie des temps.

Faisons la part, aussi large qu'on veut, au désastre de 1870. Que devient-il, envisagé sous l'angle de l'éternité, *in specie eternitatis*, et au point de vue du progrès général de la Raison dans le monde ? Un événement moins décisif peut-être que certaines guerres de l'histoire de Judée, de la Grèce ou de Rome, dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Indifférence sereine du philosophe, insensibilité et neutralité familières à l'historien vont se trouver subitement aux prises avec les angoisses et les révoltes du Français. Renan fut d'autant plus frappé par la guerre, que son patriotisme était moins raisonné, plus inné et que tout à coup le maître se

sentit meurtri dans des fibres que peut-être il ne soupçonnait pas.

De cette crise, nous avons la preuve dans les œuvres, les lettres, les conversations de Renan à cette époque. Les amis qui le visitèrent, pendant l'année fatale, ont conservé le souvenir de son exaltation farouche et singulière. Flaubert écrit à George Sand : « Il y a maintenant, chez tout le monde, quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est des plus désespérés. »

Dans cette rapide enquête sur le patriotisme de Renan, il ne faut pas négliger le témoignage d'Edmond de Goncourt :

On connaît l'incident créé en 1890 par la publication de son Journal (années 1870-1871).

Edmond de Goncourt avait noté dans ses Mémoires les gestes et les propos des convives aux dîners de Magny et de Brébant. Publicistes, savants, littérateurs réunis à la même table pendant l'année fatale, délibèrent sous l'impression des événements de chaque jour. Et cette petite société d'élite, isolée dans Paris, malgré l'assurance de certaines physiologies, derrière le masque de ceux qui veulent paraître forts, gouailleurs et sceptiques, on la devine exaspérée, frémissante, désorientée.

Admirables de précision et de finesse, ces silhouettes crayonnées par Goncourt ! Neffizer, Jovial et blagueur, sous son épais accent alsacien : Paul de Saint-Victor, cynique et déclamatoire ; Berthelot, aux gestes mièvres, à la voix malade ; Renan, véhément parfois comme un prophète, inspiré ou affaibli, les mains canonicquement croisées sur l'estomac.

« Vos personnages suent l'authenticité », dira plus tard à Goncourt Magnard, le directeur du *Figaro*. Et Goncourt, qui aime les formules nouvelles et ne déteste pas la louange, consigne le compliment dans son Journal comme un hommage décerné à l'écrivain qu'il était, à l'historien qu'il croyait être.

Renan est souvent mis en scène. Ses interruptions inopinées, ses diatribes passionnées, semées de citations bibliques, déconcertent ses amis ; il tient des discours étranges où il froisse, comme à plaisir, leurs sentiments les plus chers : des préjugés souvent, mais dont les vaincus se soutiennent, quand ils contestent la régularité de la défaite, quand ils jurent la vengeance, quand ils accusent les circonstances et la fatalité plus qu'eux-mêmes.

Les propos prêtés à Renan ont-ils été tenus ? Le maître démentit en 1890 l'auteur du Journal avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Goncourt, blessé au vif dans sa vanité de chroniqueur, maintint derechef la scrupuleuse exactitude de ses récits et commença contre Renan une polémique que les journaux exploitèrent selon la coutume.

Si nous rappelons ces incidents, c'est qu'il convient de vérifier l'authenticité des « documents Goncourt ». Et si délicate que puisse être une telle appréciation, en face de deux affirmations contraires, il n'est peut-être pas trop téméraire de prendre parti.

On ne peut s'empêcher, en effet, d'être frappé par l'extraordinaire concordance des propos du Journal avec certains passages de la *Réforme intellectuelle et morale*, voire avec l'esprit général de l'œu-

vre de Renan. Or, Goncourt est ici un témoin d'autant plus précieux qu'il comprend moins ce qu'il rapporte qu'il est plus étranger à la philosophie de Renan. Si on fait la part à quelques trouvailles de style et peut-être à certaine jalousie littéraire dont Goncourt était coulumier, on peut accepter dans son ensemble le témoignage de l'auteur du Journal.

Est-il de nature à diminuer la haute estime en laquelle nous tenions le patriotisme de Renan ? Loin de là. Il confirme et précise au contraire le douloureux conflit qui s'élève, dans la conscience du maître, entre les aspirations du penseur dévoué aux seuls intérêts de l'humanité et les angoisses du Français, qui souffre de chaque diminution de la patrie, comme d'un amoindrissement de soi-même.

Eoutez Renan d'après Goncourt :

Mardi, 6 septembre 1870.

Berthelot continue ses révélations désolantes, au bout desquelles je m'écrie :

« Alors tout est fini, il ne nous reste plus qu'à élever une génération pour la vengeance ! »

Non, non, crie Renan qui s'est levé la figure toute rouge, non pas la vengeance ; périsse la France, périsse la Patrie ; il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison.

Non, non, hurle toute la table, il n'y a rien au-dessus de la Patrie. « Non, gueule encore plus fort Saint-Victor, tout à fait en colère, n'esthétisons pas, ne byzantinons plus ! il n'y a pas de chose au-dessus de la Patrie ! »

Renan s'est levé et se promène autour de la table, la marche mal équilibrée, ses petits bras battant l'air, émettant à haute voix des fragments d'écriture sainte, en disant que tout est là.

Le 29 avril 1871, Renan écrivait à Berthelot :

« On m'a dit qu'on vous sollicitait du côté de l'Angleterre. Au nom du ciel repoussez cette idée. Vous manquez à un devoir. Plus notre patrie est malheureuse, plus nous devons nous interdire de la quitter. Nous sommes des sujets particulièrement nécessaires à la patrie ; nous avons bénéficié de ses institutions, de son passé, de sa vieille gloire ; nous sommes ses élèves, « ses alumni » ; en la quittant, nous la fraudons de l'avance de capital qu'elle a faite pour nous... »

Etranges contradictions, qui sont plus émouvantes, plus significatives de l'angoisse du maître et de son désespoir, que ne l'eussent été les manifestations toujours identiques d'un patriotisme fermé.

Etranges contradictions, qui expliquent selon nous ces pages passionnées, troubles, pleines d'impossibilités et de chimères, où Renan s'est donné tout entier, avec ses rêves et ses tristesses, la *Réforme intellectuelle et morale*. Livre précieux, dont le critique peut chercher à classer et à définir les éléments, mais qu'il faut lire soi-même pour comprendre ce qu'une froide analyse ne peut ressusciter : « une âme de philosophe exaspéré. »

Gaston Strauss.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot

Au théâtre de Monte-Carlo :

LE COBZAR

Drame lyrique roumain de Hélène Vacaresco et Paul Millet

Musique inédite de GABRIELLE FERRARI

Air chanté par M^{me} Marguerite Carré

CHANT

Lento. (56 - 6)

IANA.

mf

Tout est là, l'ou, autour de nous

Tout nous en.

PIANO

mf poco a piacere.

Espress.

Col canto.

pp

vi. e, Le so, leil parceque nous brûlons plus que lui et l'her. be parceque tu m'en. la. ces mieux qu'el

Dim.

pp

Lento.

In Tempo.

pp

el... le!

(Elle prend son fuseau et se met à filer le lin)

Senza rigore di Tempo: improvisato.

Dim.

Cédez.

In Tempo.

Cresc.

J'avais du lin dans ma que, nouille Vail! Vail! J'a. vais du lin Et du soleil sur tout mon sort ah!

In Tempo.

Dim.

Cédez.

Rit.

In Tempo.

p Improvisato.

sur tout mon sort

In Tempo.

La pierre luit que le flot

p Dim.

sf

p col canto.

(plaintif) (en écho)

Dim.

In Tempo.

mouille Vail! Vail! Sais-tu où demeure la Mort? Ô chère Mort dis-moi sans faute ah! quel che.

ppp

In Tempo.

In Tempo con fuoco improvisato.

ff Cresc.

min mène à ton seuil?

In Tempo.

Je pousserai ta por-te haute Vail!

p dim.

ppp

ff col canto.

Dououreux

p calme.

ff à pleine voix.

Dim.

Cédez.

Ritardando.

Dim. e molto.

ppp

Vail! et j'entrerais Et j'en-trerai dans ta maison ah! Ô chère Mort!

Dim.

pp Dim ppp

Rit.